

*Hambourg, mai 2016*

Comment pouvait-on avoir une telle guigne !  
Caveuglée par les larmes, Jule Weisbach fixait la lettre froissée de la société en commandite Nobel & Co qu'elle tenait entre les mains.

Les fins caractères noirs flottaient devant ses yeux. Sauf s'il se produisait un miracle, ce courrier signifiait la fermeture de son petit café sur la place Alma-Wartenberg, qu'elle avait baptisé, en clin d'œil à sa célèbre grande sœur dans la rue Ovelgönne, *Perlette des plages*. Il lui avait fallu près de deux ans pour s'acclimater à Ottensen.

Mais désormais, elle adorait ce quartier vibrant et s'imaginait difficilement habiter et travailler ailleurs – bien qu'elle ait grandi dans les monts Métallifères avant de faire ses études à Dresde, où résidait désormais également sa mère. Mais une espèce de nostalgie étrange de ciel dégagé, de grands navires et d'air marin iodé l'avait toujours hantée, et dorénavant, lorsque Jule déambulait sur les débarcadères de l'Elbe ou entendait, sur le marché aux poissons du dimanche, les clameurs des vendeurs, elle se sentait tout à fait chez elle.

Un coup de chance que le locataire précédent ait décidé d'aller s'installer avec sa chérie à Kiel. À cette époque, le local était encore tout gris et tristounet, un pub punk délabré qui avait raté son virage vers le présent. Mais aujourd'hui, les murs chatoyaient d'un turquoise lumineux, tandis que les tables et les chaises décapées en bois clair apportaient une fraîcheur estivale réconfortante qui invitait à la détente.

Un lieu pour causer, se reposer, apprécier, c'était exactement ce que Jule avait souhaité. Elle adorait tout particulièrement la diversité de sa clientèle. Les personnes âgées la ravissaient autant que les mères ambitieuses avec leurs tout petits enfants gâtés, les jeunes femmes qui se déplaçaient principalement en meute, les amies de longue date qui avaient toujours tant de choses à se raconter, ou les couples d'amoureux qui se lovaient avec délice dans l'une des deux chaises longues de plage que Jule, au premier rayon de soleil, installait devant la porte. Inutile d'évoquer les agents de propreté municipaux qui balayaient inlassablement le doux sable blanc qu'un ami lui ramenait tout aussi inlassablement de la plage de l'Elbe.

Cela, Jule ne le comptait même pas comme l'un des innombrables ratés qui dessinaient une sorte de fil rouge dans sa vie. À vrai dire, elle s'y était habituée, depuis le temps, et avait accumulé une certaine expérience dans l'art de se relever et reprendre son chemin. Cependant, depuis quelques mois, les ratés se multipliaient à tel point qu'elle en attrapait parfois des bouffées d'angoisse. Cela avait commencé à l'automne, lorsqu'elle avait loupé les trois dernières marches de l'escalier dans le vestibule de l'immeuble et que la chute avait provoqué une méchante rupture de ligaments qui avait traîné jusqu'en décembre. Sans l'aide énergique d'Aphrodite qui tenait, deux devantures plus loin, une boutique de robes de mariage décalées appelée *Catch the Bride*, et qui l'avait spontanément secondée dans le café, Jule aurait déjà dû mettre la clé sous la porte.

La nuit du Nouvel An, la vieille dame habitant à l'étage supérieur avait oublié des bas trempés dans son lavabo et, hélas, réouvert le robinet. Jusqu'à l'aube, par les innombrables fissures du plafond de l'appartement de Jule, l'eau s'était infiltrée, d'abord par gouttelettes puis par ruissellement. Les murs et le plancher s'étaient transformés en une espèce de marécage nauséabond qui avait dû être résorbé et assaini par des machines spéciales durant des semaines.

Bien entendu, dans la liste, on pouvait inclure l'accident de voiture en février, qui avait envoyé à la casse son vieux break Ford – tort ou pas tort. Avec les quelques euros qu'elle avait fini par récupérer de l'assurance de la partie adverse, elle ne pouvait même pas s'acheter les quatre roues d'un véhicule en état de marche. Néanmoins, afin de faire ses courses au marché de gros pour le café, elle avait besoin d'une voiture et n'avait eu d'autre solution que d'appeler, une fois de plus, Jonas à la rescousse.

Jonas.

Jonas était un chantier permanent dans son cœur, une blessure qui refusait de guérir. Cela tenait peut-être justement au fait qu'ils étaient encore bien trop souvent en contact. Le ventre de sa nouvelle compagne Claudi qui s'arrondissait de mois en mois la torturait chaque fois, tout comme les engagements qu'il acceptait, visiblement de son plein gré, et dont Jule n'aurait même pas osé rêver pour leur couple. Soudain, cela ne lui posait plus aucun problème de vivre avec une femme, alors qu'avec Jule, il « étouffait » déjà d'une overdose d'intimité après un week-end prolongé ensemble. Jonas avait repris son poste d'enseignant, s'était rasé la barbe et, dans ses nouvelles tenues, avait l'air si rangé qu'elle le reconnaissait à peine. Il semblait être enfin arrivé au stade qu'elle n'atteindrait sans doute jamais – certainement pas toute seule, déjà.

Une secousse à la porte la tira de ses ruminations. C'était monsieur Pierre, de Toulouse, le Français aux cheveux blancs qui venait boire chez elle tous les matins deux tasses de *latte macchiato* avec une préparation spéciale, tout en lisant soigneusement *Le Monde* de la première à la dernière ligne. À ses côtés s'asseyait invariablement, telle une statue, Mims, la chatte noire aux pattes blanches qui avait élu domicile à la *Perlette des plages* l'été précédent.

Jule s'essuya les yeux. Elle parvint même à reprendre plus ou moins contenance en ouvrant la porte à ces deux-là. Du moins le croyait-elle. Mais ni le vieil homme ni la chatte ne

furent dupes. Mims se frotta inlassablement à son mollet, comme si elle voulait la consoler, et monsieur Pierre lui jeta un regard si compatissant qu'elle en eut à nouveau les larmes aux yeux.

—Des ennuis ? demanda-t-il avec son charmant accent français, qui conférait à toutes ses paroles tant de légèreté. Ça passe, *ma chère* ! Quand vous aurez mon âge...

Comme d'habitude, il s'installa à la table près de la fenêtre, d'où il pouvait observer ce qui se passait à l'extérieur.

—Pas cette fois-ci, murmura Jule en se dirigeant vers le comptoir pour mettre en route la pièce de résistance de son petit magasin, la Faema, qu'elle avait rapportée d'un bar à Turin lors d'un voyage en Italie.

Bien que la machine à *espresso* chromée ait déjà quelques années au compteur, elle fonctionnait toujours à la perfection et satisfaisait même aux exigences de l'ambitieuse barista qu'était en train de devenir Jule. Le goût du café servi à la *Perlette des plages* avait un petit quelque chose de particulier, différent, plus fraîchement moulu, plus parfumé, plus excitant, qu'il soit préparé en *espresso* ou en *americano*, comme cela revenait de plus en plus à la mode. La rumeur s'était répandue comme une traînée de poudre dans ce quartier branché où un nouveau café s'ouvrait tous les deux ou trois mois, avant de disparaître aussi rapidement. Si Jule, au début, avait utilisé des moutures ordinaires, elle était tombée après quelques mois sur une jeune Espagnole qui l'avait décillée et s'était autopromue sa conseillère personnelle en torréfaction.

Maite da Silva semblait tout connaître sur ces précieuses cerises rouges qui poussaient le long de l'équateur et avaient la particularité, torréfiées, de dégager un arôme excellent – ou simplement ennuyeux, voire immonde quand on gâchait sa préparation. Jule approfondissait inlassablement ses connaissances grâce à la formation continue, aussi instructive que divertissante, dispensée par Maite, ainsi qu'aux cours qui aiguisaient sa sensibilité gustative, et désormais, elle propo-

sait à ses clients des variétés de café rares, cultivées par des producteurs indépendants ou de petites coopératives œuvrant naturellement de façon durable et selon les principes du *fair trade*. Ce qui, évidemment, avait un coût.

Tandis que Jule faisait mousser le lait pour la boisson du vieil homme français, la menace d'augmentation du loyer resurgit devant ses yeux. Elle ne pourrait pas payer un tel supplément dans un proche avenir sans augmenter à son tour ses prix de manière significative ou baisser la qualité, ce qui, l'un comme l'autre, était hors de question. Et son activité secondaire, au titre évocateur de *J'écris ton histoire*, venait à peine de démarrer. Elle avait commencé avec une vieille dame totalement désespérée devant une pile de lettres jaunies, incapable de reconstituer toute seule l'histoire enchevêtrée de sa famille. Sur un coup de tête plus qu'autre chose, Jule lui avait proposé d'entreprendre cela à sa place puis elle s'était rapidement passionnée pour ce projet. Au bout de quelques semaines, elle avait tendu à Mme Hinrichs un recueil relié, qui avait comblé celle-ci.

D'autres commandes avaient suivi car la cliente enthousiaste s'était empressée d'en parler à ses connaissances, ses amis et ses voisins : M. Holmes, qui était né il y avait quatre-vingt-quatre ans d'une union illégitime et voulait enfin en apprendre davantage sur son père battu à mort par les SA le jour de sa naissance. Mme Willemsen qui, sans aide, n'aurait certainement pas pu mener à bien ses recherches sur sa grand-mère Agathe, une bonne vivante qui, en sus de trois maris, avait eu, preuves à l'appui, un nombre impressionnant d'amants. M. Brockmann avec ses favoris gris argentés, qui avait navigué jusqu'à l'âge de la retraite et ne connaissait donc presque rien de sa famille, car il avait été élevé par une grand-tante. Des histoires de la sorte à foison...

Certes, on ne risquait pas de s'enrichir avec cela, mais Jule adorait effectuer des recherches sur des histoires aussi sensibles, puis les coucher sur papier. Cela n'avait rien à

voir avec ces horribles épreuves écrites ou ces dissertations arides qui avaient fini par la dégoûter de ses études à Dresde. « Jule la dilettante », avait commenté sa mère en fronçant les sourcils, il y avait maintenant trois ans, devant l'absence manifeste et regrettable de diplôme universitaire en histoire et philologie germanique qu'elle aurait tant aimé fêter avec sa fille.

— Toutes ces années à cravacher et bachoter pour rien... et maint'nant, alors ?

Rena Weisbach n'avait jamais semblé aussi déprimée. Elle-même était kinésithérapeute et aimait travailler de ses mains, qui parvenaient à soulager les gens de contractures et autres maladies. Grâce à cette compétence, elle s'était refait à Dresde une clientèle fidèle et enthousiaste.

— Et tu avais déjà abandonné la formation d'avant. Il n'y a donc rien qui te motive suffisamment pour que tu le mènes à son terme, à presque trente ans ?

— Je me lance dans la restauration. Et à Hambourg. J'aimerais y ouvrir un petit établissement.

— Et avec quel argent, si je puis me permettre ?

— Avec l'héritage de mamie. Comme capital de départ.

— Ah, ma petite, en fait, ce devait être ton bas de laine pour les périodes de vaches maigres ! D'ailleurs, combien de temps vas-tu tenir, cette fois-ci...

Que dirait donc sa mère en voyant le petit coin « historique » que Jule avait désormais aménagé au fond du café ? Elle ne lui en avait pas encore parlé, parce qu'elle voulait d'abord être certaine que ce projet fonctionnerait, contrairement aux précédents. Quoique : la demi-douzaine d'histoires familiales déjà alignées sur une petite étagère ne constituait-elle pas une preuve en soi ?

Dans le coin « historique » se trouvait une table sur laquelle était posé le vieil ordinateur portable de Jule, derrière une ancienne carte de la ville de Hambourg datant de 1900, avec deux chaises où les gens pouvaient s'installer confortablement.

tablement pour déposer auprès d'elle leurs désirs et leur nostalgie. Bien entendu, Jule aurait également pu effectuer les recherches requises de chez elle, ce qu'elle faisait d'ailleurs souvent, mais si la *Perlette des plages* ne servait plus de centre d'accueil, les commandes s'étioleraient sans doute rapidement.

Profondément absorbée dans ses pensées, Jule saisit le ramequin avec les pépites de chocolat dont elle saupoudrait la boisson, préparation spéciale pour monsieur Pierre, avant de se figer. À la place de la décoration marron foncé surnageaient maintenant, sur la mousse de lait claire, quelques croquettes brunes pour chat.

*Jule la dilettante.*

Elle redressa les épaules et se tourna légèrement vers le côté pour que son habitué ne remarque rien. Comme on pouvait s'y attendre, Mims se précipita vers Jule tandis qu'elle jetait tout et préparait en vitesse un autre *latte macchiato*. Après quoi, elle servit son petit déjeuner à la chatte qui miaulait.

—Vous avez l'air fatiguée, Jule, dit monsieur Pierre sans détour lorsqu'elle lui apporta la tasse à sa table. Et je ne vous ai jamais vue aussi pâle. Vous devriez prendre des vacances. Même quelques jours, pour vous détendre...

Comme si elle n'était pas déjà au courant !

Les cernes sombres sous ses yeux ne s'estompaient plus, à cause du manque de sommeil depuis des mois.

*Ma petite Romaine*, l'avait surnommée Jonas au début de leur relation amoureuse, et lorsqu'elle feuilletait l'imposant beau livre illustré avec les fresques de Pompéi qu'il lui avait offert à cette époque, elle trouvait qu'il y avait du vrai dans sa remarque. Les cheveux brun noisette qui ondulaient maintenant sur son cou parce qu'elle n'arrêtait pas de repousser le rendez-vous chez le coiffeur, les yeux verts, le front profond ainsi que le nez fin et la bouche à l'arc de Vénus impeccablement dessiné, capable d'éclater de rire, mais, ces temps-ci, recourbée trop souvent vers le bas, tout cela ressemblait

effectivement aux femmes sur les illustrations. En outre, il suffisait de quelques rayons de soleil pour que la peau de Jule prenne un ton hâlé. Mais elle n'avait même pas eu le temps d'en profiter, bien que ces derniers jours aient été beaucoup plus doux que d'ordinaire pour un mois de mai à Hambourg.

—Avec un homme sympathique, ce serait encore mieux, poursuit monsieur Pierre. Une belle jeune femme comme vous... toujours toute seule ! C'est à n'y rien comprendre...

*Ou bien simplement mille euros par mois en plus, songea Jule avec une amertume qui ne lui ressemblait pas. Ma vie serait tellement plus facile.*

Pour penser à autre chose, elle se concentra sur les pâtisseries qu'elle allait proposer aujourd'hui à ses clients. Malheureusement, l'apparence des petits pains à la cannelle trahissait qu'ils avaient été faits la veille. Idem pour les mini-kouglofs au citron, qui n'étaient plus aussi bombés qu'ils auraient dû l'être. Heureusement, elle avait, dès l'aube, confectionné un pudding à la framboise, qui avait fière allure sur le comptoir. Et les brownies au chocolat qu'elle avait ensuite enfournés mettaient irrésistiblement l'eau à la bouche. En outre, les muffins au cheesecake, comme le lui indiqua le tintement provenant de la petite cuisine attenante au café, étaient prêts.

Elle se dirigea vers la cuisine et les sortit du four. Ils devaient encore refroidir un peu avant que Jule puisse les servir aux clients.

—Il y a quelqu'un ? fit une voix masculine dans la salle.

Elle sut immédiatement à qui celle-ci appartenait, même si elle se demandait toujours pourquoi ce client continuait à fréquenter son café. Le chicaneur, c'était ainsi qu'elle l'appelait dans sa tête, parce qu'il trouvait toujours quelque chose à redire. Parfois, il était accompagné par un blond qui avait l'air beaucoup plus sympathique et possédait un rire particulièrement jovial, mais aujourd'hui, apparemment, il était venu seul.



—J'arrive ! répondit-elle en criant.

Il se tenait devant le comptoir des pâtisseries, sa tête aux cheveux brun foncé légèrement inclinée. Sur la joue droite, il avait une cicatrice, ancienne, à en juger par son aspect lisse et pâle. Des cils noirs, des yeux bleus, un menton anguleux. Il était habillé d'une façon décontractée, comme elle l'affectionnait chez les hommes : veste en cuir, jean, pull noir. Mais cela ne le rendait pas sympathique pour autant.

—Il n'y a pas de gâteau aux carottes ? demanda-t-il d'un ton légèrement réprobateur. Et je ne vois pas non plus de cornes à la pâte d'amande, aujourd'hui.

—Je suis désolée, il n'en reste plus.

Elle n'avait aucune envie de lui donner davantage d'explications.

—Je vous conseille, à la place, le pudding à la framboise.

—Le truc blanc et rouge à la crème ? C'est trop lourd pour moi.

Il désigna les petits pains à la cannelle.

—Et ceux-là ?

—Ils sont d'hier, malheureusement.

Son visage s'assombrit encore davantage.

—Et ces petits machins au citron, à côté ?

—Pareil.

Désormais, Jule s'amusait presque. Le chicaneur n'avait qu'à partir et se décharger de sa frustration ailleurs ! Au début, elle avait pensé que c'était un professeur, car il savait toujours tout sur tout, ensuite un conseiller fiscal, tant il était systématiquement pingre pour le pourboire. Maintenant, elle était persuadée qu'il était juriste. Probablement un avocat radin qui mettait les chauffeurs de taxi non déclarés derrière les barreaux et se la jouait cool avec sa veste en cuir les matinales où il ne travaillait pas.

—Et les petits gâteaux au chocolat ? s'enquit-il d'une voix presque tremblante.

—Délicieux, mais une vraie bombe calorique, répliqua-t-elle sans ciller. À côté, le pudding à la framboise est un biscuit de régime.

—Je vais quand même en prendre un, dit-il résolument. Avec une infusion à la camomille. Si vous pouvez me les apporter à la table, je vous prie.

—Mais avec plaisir.

Des brownies au chocolat avec de l'infusion à la camomille, quelle combinaison saugrenue. Ses papilles avaient probablement été amochées dès sa prime enfance. Heureusement qu'elle n'avait pas mentionné les muffins au cheesecake qui sortaient du four.

Jule versa de l'eau bouillante dans une tasse et posa le sachet d'infusion sur la soucoupe. Prise d'une soudaine impulsion, elle alluma son moulin à café, mit la bonne dose de café en poudre dans le tamis et le pressa avec le tasseur, gestes qui, depuis le temps, semblaient être exécutés automatiquement par la main, mais avaient nécessité un entraînement laborieux – incluant un bon nombre de ratés. Mais aujourd'hui, elle savait comment procéder pour qu'il soit délicieux. De la Faema coula un *espresso* parfait. Jule s'était décidée pour un Tierras Vulcánicas du Costa Rica, l'une des variétés qu'elle prisait tout particulièrement en ce moment.

—Mais je n'ai pas commandé cela, protesta son client chicaneur lorsqu'elle posa la petite tasse sur la table, à côté de l'infusion et de l'assiette du gâteau.

—Je sais, dit Jule. Goûtez quand même. Mais avant, prenez un bout de brownie.

Il suivit ses conseils.

—Ça va drôlement bien ensemble, dit-il, épaté, après sa dégustation.

—Je sais, répéta-t-elle en faisant volte-face.

Après quelques pas, elle se retourna de nouveau vers lui.

—Au fait, le café est offert par la maison... exceptionnellement.

Jule sentit dans son dos le regard de l'homme tandis qu'elle marchait vers le comptoir. Entre-temps, cinq tables s'étaient remplies. Elle devait travailler avec célérité, car le matin, beaucoup de ses clients étaient pressés. Aussi servit-elle le jeune couple installé devant la deuxième fenêtre, la femme avec le carlin, et le trio de gamines qui gloussaient, prêtes à se rendre à l'école, ainsi que l'homme d'affaires qui avalait son *espresso* debout comme à l'accoutumée. Ce ne fut que lorsque monsieur Pierre eut fini son deuxième *latte macchiato* qu'elle se souvint du chicaneur.

Sa table était vide. À la place des quelques pièces habituelles de pourboire était posé, à côté des tasses et soucoupes, un billet de dix euros.

Incrédule, Jule le rangea dans son porte-monnaie, tandis que la porte s'ouvrait à nouveau.

Il n'existait qu'une femme capable de faire une telle entrée explosive de cheveux roux flamboyant, poitrine généreuse, jupe en tulle multicolore et vigoureux effluve de rose.

—Ah, tu tombes bien ! dit Jule, avec un sourire légèrement crispé, à son amie. Je voulais passer te voir. Est-ce que tu les entends, les trompettes du Jugement dernier ?

—Quelles trompettes ? demanda Aphrodite avec un frémissement de narines interrogateur.

—Les miennes, évidemment. Ma fin est arrivée, ou presque.